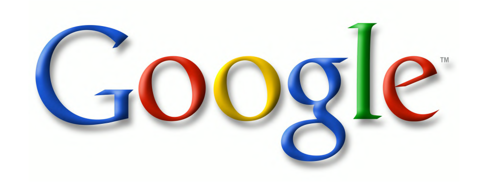
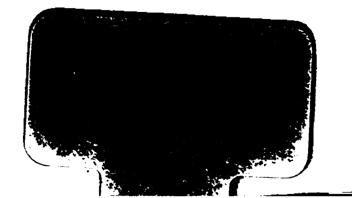








DES ANNALES

DE L'IMPRIMERIE DES ALDES;

PAR M. CH. NODIER.

PARIS,

TECHENER, LIBRAIRE, PLACE DU LOUVRE, N° 12.

Mai 1835.

ANNALES

DE L'IMPRIMERIE DES ALDES;

PAR M. RENOUARD.

Je vous prie de croire que nous ne pouvons guères nous faire idée aujourd hui de ce qu'étoit un imprimeur, dans les années qui suivirent la découverte de l'art. Pour y parvenir, il faut d'abord se représenter un homme profondément versé dans toutes les bonnes études de son temps; nourri des langues classiques au point de se les être appropriées comme si elles lui étoient naturelles; exercé à la lecture des manuscrits, à la comparaison des textes, au choix des variantes, à l'élaboration des scholies, aux modalités des dialectes, aux règles fondamentales et rationnelles des orthographes. Il devra réunir à des notions étendues sur les sciences de l'antiquité, sur les arts, sur les monuments, sur l'histoire, ce tact exquis et rare qui discerne le cachet d'un écrivain original dans une leçon sincère, à des formes de style, à des tours de phrase, à des habitudes d'élocution, à des qualités, à des défauts insaisissables pour le vulgaire. Il sera obligé de voyager de *Codex* en *Codex*, de bibliothèque en bibliothèque, de pays en pays, pour collationner un passage douteux, pour éclaircir une difficulté, pour vérifier une conjecture; et comme aucune capacité humaine ne peut embrasser les spécialités innombrables qui se rattachent à son industrie, il appellera Badius de

la Flandre, Erasme de la Hollande, Chalcondyle de la Grèce; il s'environnera de toutes les célébrités contemporaines pour concourir à des travaux qui lui assurent l'immortalité. Ce n'est pas tout. Riche des trésors du passé, il leur devra une consécration digne d'eux dans les œuvres de l'art miraculeux qu'il pratique, et son but n'est atteint qu'à moitié, si le volume sorti de ses presses, ne va pas frapper l'avenir d'étonnement et d'admiration. Pour réussir dans ce projet glorieux, il choisira parmi les écritures antiques celle dont le caractère, tracé avec amour par le pinceau du calligraphe, joint au plus haut degré l'élégance et la netteté; il en fixera la figure, il en assortira les proportions, et il confiera la gravure de ses poinçons précieux à l'habile burin d'un Nicolas Jenson, d'un François de Bologne ou d'un Claude Garamond. Ces beaux types, relevés par l'éclat d'une encre pure, brillante, indélébile, charmeront, dans dix siècles encore, les regards de nos descendants, grâce au papier souple, élastique, retentissant, presque inaltérable qui en a reçu l'empreinte, sous un tirage dont l'harmonieuse régularité feroit croire que toutes les feuilles, frappées du même coup de barre, ont passé à la fois de la planche au séchoir. Tant de soins, de travaux et de frais aboutissoient rarement à la fortune; car ces dispendieux chefs-d'œuvre de typographie, consacrés à l'utilité publique par le plus noble désintéressement, ne rendoient au docte artisan que de modiques bénéfices; mais qu'importoient les douceurs d'une fortune oisive et stérile à qui savoit vivre honorablement de son labeur, et en léguer l'amour à ses enfants comme le plus fructueux des héritages? L'imprimeur n'avoit point alors en vue pour son fils les hautes fonctions de la finance, de la magistrature ou du gouvernement. Il lui laissoit en apanage, ses presses et son insigne, son savoir et sa renommée; et telle étoit la dignité de sa profession qu'un prénom illustré se transmettoit d'âge en âge dans sa famille, sous un chiffre d'ordre, à la manière des dynasties princières. Les souverains eux-mêmes relevoient de leurs protections et de

leurs faveurs les priviléges d'un art sublime. Sixte IV avoit décerné à Jenson le titre de *comte Palatin;* Philippe II témoigna qu'il ne connoissoit rien au-dessus de celui d'imprimeur, en nommant Christophe Plantin son *architypographe;* on avoit vu souvent François Ier, debout et silencieux dans l'atelier de Robert Estienne, attendant pour lui parler qu'il eût corrigé une épreuve. Cela est un peu changé de nos jours, et il faut convenir, pour être juste, que ce n'est pas seulement la faute des rois.

La seconde partie de cette comparaison est moins agréable à écrire, et je m'en désisterois tout à fait si je pouvois craindre que le lecteur n'y établit pas de lui-même quelques-unes de ces rares exceptions qui servent d'ailleurs à confirmer les règles générales. L'imprimeur, pris au hasard dans les généralités dont je parle, n'est plus cet ingénieux explorateur des œuvres de l'esprit que nous avons vu tout-à-l'heure. Ce n'est plus même un ouvrier soigneux, jaloux de porter à un certain degré de perfection relative une besogne consciencieuse. C'est un monopoleur à brevet qui vend de sales chiffons hideusement maculés de types informes à quiconque est assez sot pour les acheter. N'essayez pas de réveiller en lui un juste sentiment d'orgueil en lui rappelant les glorieuses origines de la typographie, car il ne sait pas au juste si elle date de Jules César ou de Charlemagne. Ne lui demandez point son opinion sur le manuscrit ancien ou récent qu'il livre à ses manœuvres. Il a de bonnes raisons pour ne pas vous en informer; c'est qu'il n'a jamais étudié ni le grec, ni le latin, ni l'orthographe même du méchant patois que le libraire son voisin, ou si vous voulez son complice, a payé pour du françois. Ces deux honnêtes gens n'ont pour objet, ni l'un ni l'autre, le progrès des lumières et l'avantage des lettres. Ils n'attachent pas plus d'importance, l'un au perfectionnement matériel de son art, l'autre à l'illustration morale de son négoce. C'est pour gagner le plus d'argent possible que celui-ci achète à vil prix un mauvais fatras qu'il fait prôner plus chère,

ment, et que celui-là le gâche en disgracieux volumes aussi indignes des bibliothèques par la forme que par le fond. Si quelque étrange curiosité vous entraîne à ouvrir un livre nouveau, soyez attentif à tourner d'un doigt prudent ses pages cotonneuses, et surtout ne les soumettez pas sans d'excessives précautions au fil tranchant du plioir qui ne séparera deux feuillets qu'en se chargeant de leurs lambeaux. Ce misérable haillon qu'on appelle du papier par un euphémisme ironique, bien qu'il ait à peine changé de nature dans les formes du papetier, doit la faveur dont il jouit auprès des successeurs d'Elzévir (Dieu me pardonne ce blasphème !) à des raisons d'économie. Sa pâte molle, fongueuse et altérée comme l'éponge, qui s'imbibe avidement des flots boueux d'une encre sans consistance et presque sans couleur, épargne d'autant le bras débile d'un pressier au rabais, et les ressorts vermoulus d'une vieille presse ; il suffira pour absorber le liquide dégoûtant dont le tampon les abreuve avec parcimonie, qu'elle essuie sans les fouler ces têtes de clous rompus qui usurpent dans la casse le nom de caractères, et dont on ne distingue plus la figure qu'à des linéaments grossiers et confus, mais qui, grâce à cette précaution sordide, sont destinés à exprimer tant bien que mal dans leurs combinaisons les caprices variés de la pensée humaine, jusqu'au jour peu éloigné où leur empreinte hétéroclite défiera le savoir et la patience des Champollions. Rendez pourtant justice à la pudeur du typographe compatissant, qui épargne autant qu'il en est capable à vos yeux fatigués le maussade aspect de son grimoire, en clairsemant ses lignes illisibles sur un large fond moins offensant pour la vue. Il n'a plus en effet qu'un progrès à faire, et il y touche déjà, pour vous vendre des livres tout blancs, et plût à Dieu que la plupart des livres que l'on compose aujourd'hui eussent été réservés pour cette heureuse période ! Mais n'imaginez pas que ces amples espaces où les mots apparoissent rares et dispersés, comme les nageurs de Virgile, *in gurgite*

vasto, que ces *verso* impollus, ou tout au plus estampillés dans leur centre d'une épigraphe monosyllabique, que ces marges splendides qui débordent de toutes parts une *justification* écourtée, soient une concession aux goûts du luxe ou aux commodités du travail. Cela étoit bon du temps où les savants pouvoient écrire une scholie instructive à côté d'un texte difficile ou corrompu, pour l'éclaircir ou le corriger, utile et précieuse broderie qui augmentoit la valeur d'un livre supérieurement imprimé de celle d'un bon manuscrit. Maintenant la plume élégante et déliée de Scaliger, de Guyet, de La Monnoye ou de Racine, ne déposeroit pas l'encre sur le prétendu papier de la plupart de nos fabriques, sans le contaminer d'une tache ineffaçable. Ce qui détermine cette apparente prodigalité du bibliopole, c'est le besoin de *tomer*, et de vous vendre au tarif exorbitant de l'*in-octavo* quelques pages élastiques, disloquées comme les victimes de Procuste.

Ainsi s'accomplit en moins de quatre cents ans le cercle mystérieux dans lequel le premier des arts de la civilisation devoit fournir ses destinées, car ce qui en reste à la génération actuelle n'est plus que le patrimoine de quelques honorables familles qui emporteront le secret de Guttemberg avec elles, et déjà la typographie n'offre guères plus de moyens de conservation que l'écriture aux ouvrages de l'esprit. On peut du moins affirmer qu'il sort à peine un volume sur cent des presses contemporaines qui puisse atteindre matériellement et en nature à une durée d'un quart de siècle. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur un roman à la mode qui a subi l'unique épreuve d'une lecture, et auquel il ne manque plus que peu de jours d'exposition à une température humide, ou peu de mois à subir la négligence oublieuse du propriétaire, pour passer du pupitre ou du *somno* dans la hotte du chiffonnier. Je suis fâché d'être contraint à le dire; mais ce court espace de temps est pour nous tous tant que nous sommes d'ouvriers de la parole, la mesure extrême d'un bail de gloire littéraire.

Il est vrai qu'avec le plus grand nombre des auteurs en crédit, la gloire n'attendra probablement pas jusques-là pour résilier.

Nous voilà bien loin des Manuce, dont il faut que je parle un moment pourtant dans un article qui leur est consacré. Toutefois, comme l'excellent ouvrage de M. Renouard ne laissera rien à désirer sur les innombrables services que cette illustre famille a rendus aux lettres, je me contenterai d'en signaler quelques-uns qui lui donnent des droits incontestables à la reconnaissance publique.

Quand Alde Manuce l'ancien fonda son magnifique établissement à Venise, l'imprimerie n'employoit que deux caractères, celui que nous appelons gothique, et dont l'équivalent s'est conservé jusqu'à nos jours dans la typographie allemande; celui que nous appelons romain, et qui a prévalu depuis long-temps chez tous les peuples avec lesquels l'alphabet latin nous est commun dans l'usage.

Le vieux Manuce adopta la lettre désignée depuis sous le nom d'*aldine* ou d'*italique*, dont la forme cursive et coulante se rapprochoit davantage de l'écriture ordinaire des beaux manuscrits italiens, et qui est restée le plus parfait modèle connu de la nôtre. Si l'on considère que l'exacte analogie de cette lettre imprimée avec la lettre écrite, faisoit disparoître toutes les difficultés que dût présenter d'abord la lecture des livres, et qu'elle retrancha par exemple du temps donné aux travaux scholaires tout celui que nos enfants perdent encore à étudier de nouveau les configurations du signe dans les textes écrits après les avoir péniblement apprises dans les textes imprimés, on comprendra sans peine l'influence de cette heureuse innovation sur les études classiques. C'est peut-être là qu'il faut chercher en partie l'explication de leur popularité subite et de leurs merveilleux progrès dans les républiques italiennes, au commencement du seizième siècle.

Au format des premières productions de l'art typo-

graphique; il sembleroit qu'elles ne furent destinées qu'à enrichir les spacieuses librairies des rois, des grands, des institutions académiques ou enseignantes, et des corps religieux. Tous les chefs-d'œuvre des littératures antiques parurent d'abord dans l'appareil majestueux, mais incommode de l'*in-folio*. Rarement l'*in-4*° dédaigné osa figurer à l'ombre de ses gigantesques voisins, et les autres dimensions du volume n'existèrent pour ainsi dire que par *specimen*. Alde l'ancien peut donc réclamer hardiment l'invention de l'*in-8*°, non pas vraiment de cet *in-8*° monstre auquel la librairie moderne est si affectionnée, et dont elle étale avec orgueil dans ses moindres brochures les proportions cyclopéennes, mais de l'*in-8*° svelte, élégant, gracieux que l'art a mesuré avec une bienveillance exquise à la poche du promeneur. De cet ingénieux perfectionnement date la multiplication des livres et l'établissement simultané de cette innombrable quantité de petites bibliothèques qui portèrent partout l'amour des bonnes études. Si le format primitif avoit conservé son crédit, il est probable que les lettres auroient beaucoup gagné en gravité, et je n'y verrois pas grand mal; mais il est certain qu'elles auroient pénétré bien plus difficilement dans les classes inférieures. Les produits de la typographie ne seroient que des monuments.

C'étoit peu d'avoir rendu l'intelligence des livres accessible à tous par l'adoption d'un alphabet déjà vulgaire; c'étoit peu d'avoir donné des ailes à la publicité en jetant dans la circulation un format portatif et commode qui s'approprioit à merveille aux plus petites collections. Que dis-je? ces brillantes découvertes seroient devenues aussi préjudiciables à la société qu'elles lui furent avantageuses, si les inventeurs alléchés par un vil besoin du gain, les avoient fait servir à l'évulgation des mauvais écrits qui altèrent le goût, et des écrits dangereux qui corrompent les mœurs; mais le choix scrupuleux des ouvrages qui se succédoient sous ses presses infatigables, étoit alors le premier soin du typographe. Cela est vrai surtout des six familles patriciennes, je dirois volontiers

Les *Annales de l'imprimerie des Alde* sont du petit nombre des livres contemporains qui n'ont pas besoin de prôneurs. Leur mérite a été constaté par une épreuve plus infaillible et plus éclatante que les ovations bénévoles des journaux. C'est avec le *Manuel du libraire* de M. Brunet, le seul ouvrage françois sur la Bibliographie qui soit parvenu en quelques années à sa troisième édition. Elles ne doivent qu'à elles-mêmes le succès qu'elles ont obtenu ; ce succès n'a été grand que parce qu'il étoit mérité ; et c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'une œuvre d'esprit dans ces jours de trafic et de scandale, où la plupart des succès littéraires ne sont qu'une sotte mystification faite aux provinces, par la déplorable collusion de la presse périodique et de la presse *librivôme*.

Paris, Imprimerie de BRUN, rue du Mail, n° 5.

2

DES ARTIFICES

QUE CERTAINS AUTEURS ONT EMPLOYÉS

POUR DÉGUISER LEURS NOMS.

PAR M. CH. NODIER.

PARIS,

TECHENER, LIBRAIRE, PLACE DU LOUVRE, N° 12.

Juillet 1835.

DES ARTIFICES

QUE CERTAINS AUTEURS ONT EMPLOYÉS

POUR DÉGUISER LEURS NOMS.

Je n'ai pas dessein de recommencer ici en quelques pages le long volume d'Adrien Baillet sur les *auteurs déguisés*. C'étoit, à vrai dire, un sujet singulier et piquant, et tel même qu'Adrien Baillet l'a traité, la matière d'un livre aussi amusant qu'instructif pour les lecteurs qui s'occupent d'histoire littéraire et de bibliographie. Malheureusement l'histoire littéraire du temps de Baillet se réduisoit aux faits qui intéressent la philologie des langues classiques, seule étude en France du seizième et du dix-septième siècles. Aujourd'hui que la langue démotique et la langue hiératique des Égyptiens ont détrôné jusqu'au Chinois, et que le règne des abstracteurs de quintessence grégeoise et latiale est irrévocablement passé, les auteurs cryptonymes de Baillet ne sont ni plus ni moins connus sous un de leurs noms que sous l'autre, et il n'y a guères d'érudits émérites, même à l'académie des inscriptions et belles-lettres, qui se soucient plus de Politien que d'Ange Bassi, et de Volaterran que de Raphaël Maffei. Ce que nous voudrions savoir maintenant, c'est le secret du déguisement de ces auteurs surannés

qui débrouilloient à la suite de Villon *l'art confus de nos vieux romanciers*, et qui étoient pour le moins aussi indifférents au siècle de Baillet que les latinistes de Baillet le sont au nôtre. Le goût de cette bonne et naïve littérature qu'on appeloit encore *gauloise*, il y a quelques années, a prévalu de nos jours, et les amateurs de broutilles littéraires, marquées au coin de la vétusté, ne sont pas près de se lasser d'élucubrations bibliographiques. Le temps seroit donc favorable à la publication d'une *clef* des pseudonymies si multipliées alors, et je la recevrois pour ma part avec un plaisir infini des mains d'un homme de savoir, qui seroit capable de répandre quelque agrément sur ces matières ardues. On voit que j'ai d'excellentes raisons pour ne pas la donner moi-même. Je me propose seulement d'en dire quelques mots en passant, ne fût-ce que pour éveiller et stimuler des souvenirs plus féconds :

Non licet omnibus adire Corinthum;

mais il n'est pas absolument nécessaire d'être allé à Corinthe pour en indiquer le chemin.

Le desir de déguiser un nom trivial et mal-sonnant sous un sobriquet euphonique, flanqué de la particule nobiliaire, est une vanité plus moderne, et Dieu garde de mal tous les écrivains françois, gentillâtres ou vilains, qui ont ainsi abdiqué parentelle et patronymie, pour aller plus harmonieusement à la gloire, sous la protection de quelques syllabes retentissantes. D'Arouet, il n'en est plus question, et l'on n'oubliera jamais Voltaire. Tout le monde connaît Dancourt, Marivaux, Crébillon, Voisenon, La Chaussée, Sainte-Foix, et besoin est de posséder un peu d'érudition onomatologique pour retrouver ces illustres personnages dans Carton, Carlet, Jolyot, Fusée, Nivelle et Poulain. Leurs vieux prédécesseurs n'étoient

pas si fiers. Toutes leurs inutiles pseudonymies, si artistement recherchées, paroissent plutôt l'artifice de la modestie qui se lasse de la publicité quotidienne d'un nom traîné dans les boutiques et dans les conversations, que le caprice d'en changer : modestie, non sévère et presque bigote, comme celle de ces graves solitaires de Port-Royal, dont le sourcilleux scrupule a si mal réussi à dissimuler sous les noms de Royaumont, de Damvilliers et de Montalte, ceux de Le Maître de Sacy, de Nicole et de Pascal; mais pudique et peut-être coquette, comme celle de la nymphe qui s'enfuit derrière les saules en désirant d'être vue.

Ce n'est pas que l'éclat d'un titre féodal n'ait tenté quelquefois l'orgueil d'un faquin de cette époque, tout aussi bien qu'il l'a fait depuis; seulement les exemples en sont plus rares ; il faut bien chercher pour trouver Bluet d'Arbères, *comte de Permission*, et chevalier des ligues des treize cantons suisses, mais c'étoit une espèce de mendiant vagabond à demi-fou et complettement imbécile ; ou Nicolas Joubert dit Angoulevant, *prince des Sots*, mais c'était un histrion titré par lettres-patentes ; et il n'y a guères de noblesse mieux avérée que celle-ci, car elle a été reconnue par un arrêt du parlement de Paris, à la date du 19 février 1608, sur le plaidoyer du docte avocat maître Julian Peleus. Quant à Estienne Tacourot et Nicolas Denisot, écrivains d'une tout autre volée, la *seigneurie des Accords* du premier n'étoit qu'une allusion au *tabour* ou tambour dont il avoit fait, par manière de rébus, le corps de sa devise; le faux nom de *conte d'Alsinois* que prit le second n'étoit qu'une rencontre fortuite d'anagramme.

La traduction du nom dans une langue savante seroit aujourd'hui un moyen piquant de se déguiser : l'érudition des lecteurs ordinaires ne va plus jusqu'à pénétrer

de pareils mystères ; mais à l'époque dont nous parlons, c'étoit plutôt, pour quelques pédants ingénieux, un moyen commode et sûr d'étendre leur publicité et de multiplier leurs titres. C'est ainsi que Reuchlin se fit double sous le nom de *Capnion*, et son neveu Schwartzerde sous celui de *Melanchton*. C'est ainsi que Chandieu se tripla sous les noms de *Sadeel* et de *Zamariel*, et le Breton *Penfentenyou* sous ceux de *Capite Fontium* et de Cheffontaines. Tout cela n'étoit guères moins intelligible alors que les simples initiales S. G. S. ou G. C. T. qui n'ont jamais fait méconnoitre à personne *Simon Goulard, Senlisien*, et *Gabriel Chapuis, Tourangeau*.

L'artifice le plus commun des poètes de la renaissance est le surnom si visiblement emprunté aux traditions romanesques de la chevalerie, comme dans Amadis, *chevalier de l'Ardente Èpée*, qu'imita depuis don Quichotte, *chevalier de la Triste Figure*. Gringore lui-même est aujourd'hui moins connu que *Mère sotte*, et Bouchet que *le Traverseur des voies périlleuses*. Il faut peut-être avoir plus d'habitude de notre ancienne littérature pour reconnoitre d'Amboise dans *l'Esclave fortuné* ; François Habert, dans *le Banny de Liesse* ; Jehan Chaperon, dans *le Lassé de repos;* Jehan Leblond, dans *l'Humble Espérant* ; Antoine du Saix, dans *l'Esperonnier de discipline*; Gilles d'Aurigny, dans *l'Innocent égaré* ou dans *le Pamphile*. Ces pseudonymies n'étoient qu'un jeu pour le XVIe siècle, qui comptoit plus d'amateurs de livres et plus d'amateurs de poésie que le nôtre.

Une chose qui démontre que cette innocente supercherie était suggérée par l'influence alors toute-puissante du roman chevaleresque, c'est qu'elle concourt d'ordinaire avec l'emploi de la devise tracée au frontispice ou à la souscription des ouvrages anonymes, comme sur l'écu d'un paladin couvert de sa visière, et telle que

le blason nous l'a conservée dans les armoiries du moyen-âge. C'est ainsi que *l'Humble Espérant* avoit pour cri d'armes dans ses joûtes poétiques : *Espérant mieulx!* Clément Marot, *La mort n'y mord*, et il ne se trompait point sur sa renommée à venir ; Herberay des Essarts, *Acuerdo Olvido* (souvenance et oubli) ; et celui-ci embrassoit dans ses prévisions plus timides, les deux destinées du poète. La dernière partie de sa légende lui est restée en toute propriété. Elle convient merveilleusement au plus grand nombre de ses contemporains et de ses successeurs.

Quelquefois par un raffinement qui les rendoit plus diaphanes, la devise ou le surnom renfermoit le nom même dans les replis d'un anagramme, comme *Vrai prélude* ou *Le vrai perdu*, *Bel art d'ange* et *Bonté n'y croist*, où l'on retrouve aisément Pierre Duval, Abel d'Argent et Benoist du Troncy. L'anagramme servoit plus souvent encore à traduire simplement le nom d'un auteur sous un nom factice qui avoit l'attrait de l'énigme sans en avoir la difficulté, ainsi que nous l'avons vu en Nicolas Denisot, devenu *Conte d'Alsinois*. Il n'y a en effet rien de moins embarrassant quand il s'agit d'un écrivain fort connu, comme François Rabelais travesti en *Alcofribas Nasier*, Noël du Fail en *Léon Ladulfi*, et même Guillaume des Autelz en *Glaomalis de Vezelet*. Quant au chevalier de Cailly qui a pris la peine d'intervertir deux lettres de son nom pour publier ses jolies épigrammes sous celui de chevalier *d'Aceilly*, on ne comprend guère quel espèce de sel un homme d'un esprit aussi délié a pu trouver dans cette insignifiante métamorphose, qui pourroit passer au besoin pour une simple erreur de copiste. La solution de ce problème puéril n'offroit quelque obstacle réel qu'à l'égard de ces littérateurs sans renommée dont la signature la plus explicite auroit conservé

presque tout le mystère de l'anonyme, tels que Jehan d'Ivry, Jehan Tabourot et Nicolas de Montreulx, qui ne sont pas beaucoup moins obscurs sous leurs noms véritables que sous ceux de *Riand-Jhevy*, de *Thoinot Arbeau* et d'*Ollenix de Mont-Sacré.*

Mais l'anagramme étoit alors de mode, l'anagramme dont Guillaume Colletet a dit avec tant de raison :

Cet exercice monacal
Ne trouve son point vertical
Que dans une tête blessée,
Et sur Parnasse nous tenons
Que tous ces renverseurs de noms
Ont la cervelle renversée.

Les exemples en sont devenus rares dès le dix-huitième siècle, au moins dans les ouvrages sérieux, et le philosophe *Telliamed*, ou de Maillet, est peut-être le seul qui se soit avisé d'en maculer le frontispice d'un livre de sciences.

L'acrostiche partageoit la vogue extravagante de l'anagramme dans cette littérature jeune et fantasque, et il n'est pas plus difficile à expliquer, quand on en cherche le secret. Il consistoit pour l'ordinaire dans une pièce de vers qu'il suffit de découvrir, et dont les initiales donnent le nom de l'auteur, omis à dessein sur le titre. C'est ainsi qu'Isabeau Faulcon en a usé dans le *Faulcon des dames*, Gringore dans le *Château de Labour*, Corrozet dans le *Blazon du mois de mai*, Louvan Gelliot dans la *Vraye-disante advocate des dames*, et Mathieu Malingre, dans la *Moralité de la maladie de chrétienté*; le premier au commencement de son ouvrage, et les autres à la fin, si ma mémoire ne me trompe, car j'écris fort loin de mes livres et de tous les livres possibles. Il n'y a pas de mal d'ailleurs à laisser quelque vérification à faire aux curieux qui possèdent quelques-unes de ces

insignes et frivoles raretés. L'exercice dont ce travail amusera leur oisiveté, sera probablement le seul avantage qu'ils tireront de leurs inutiles trésors; ceci soit dit sans blâme pour une manie gracieuse et innocente, qui en vaut toutefois bien d'autres.

Mais l'acrostiche étoit quelquefois enveloppé de ténèbres moins visibles, et je rapporterai à ce sujet une petite anecdote qui éclaircira ce singulier artifice. Il n'y a pas long-temps que je découvris chez un de ces libraires de province dont toute l'érudition se borne à la connoissance de quelques titres (on sait bien qu'il n'en est pas de même à Paris), un exemplaire de l'édition originale du *Songe de Poliphile*, *Hypnerotomachia Poliphili*, et que je m'extasiai sur cette célèbre merveille de la typographie et de la gravure en bois; elle rappeloit à mon bibliopole un autre sujet d'admiration sur lequel il ne tarissoit pas de louanges. Il avoit connu, mortel fortuné! un savant si versé dans l'étude des livres antiques et si sûr de sa mémoire, qu'il pouvoit nommer d'avance la lettre initiale de chaque chapitre: « Cette faculté n'est » pas si rare que vous le pensez, interrompis-je froide- » ment, et je serai assez fier de vous inspirer le même » enthousiasme pour m'exposer à la même épreuve. » Je m'en tirai en effet de fort bonne grâce, au grand étonnement de ce bon homme, qui m'écoutoit la bouche béante, quelque peu confus, je le suppose, de trouver un ménechme intellectuel au Pic de la Mirandole du département. « Ce n'est pas tout, poursuivis-je, et nous al- » lons recommencer l'expérience qui vous surprend si » fort, sur le premier livre venu. » Je prie le lecteur d'être bien persuadé que je ne me serois pas permis cette gasconnade bibliographique, si je n'avois eu la main sur les *Bigarrures du Seigneur des Accords*. Ma seconde démonstration n'eût rien à envier à la première, et bien

m'en prit que le temps des superstitions populaires fût passé, quoique je ne fusse guère plus sorcier que mon libraire qui ne l'étoit pas du tout. « C'est, lui dis-je enfin » en riant, que l'auteur du *Songe de Poliphile* a écrit, » dans les initiales de ses chapitres, cette phrase latine : » *Franciscus Columna Poliam peramavit*, qui contient » son nom et celui de sa maîtresse, et que *le Seigneur* » *des Accords* s'est servi de la même combinaison pour » révéler aux adeptes celui d'*Estienne Tabourot*. »

Le miracle s'étoit évanoui. Un miracle bien plus surprenant, ce seroit d'écrire un long article sur de pareilles questions, sans ennuyer à outrance les personnes mêmes qui jouissent d'assez de loisirs pour y prendre un peu d'intérêt. Celui-là, je ne m'en flatte pas.

Ch. Nodier.

Paris, Imprimerie de BRUN, rue du Mail, n° 5.

3

ÉCHANTILLONS
CURIEUX
DE STATISTIQUE.

PAR M. CH. NODIER.



PARIS,

TECHENER, LIBRAIRE, PLACE DU LOUVRE, N° 12.

Août 1835.

ÉCHANTILLONS

CURIEUX

DE STATISTIQUE.

« Il y a vingt ans que je ne mis en livre une heure de suite », et je demande mille fois pardon au lecteur de m'appliquer si cavalièrement un passage de Montaigne, liv. III, chap. VIII des *Essais*. Cela résulte peut-être de ce que la première page venue du premier livre venu offre assez de matière à réfléchir aux esprits qui réfléchissent, depuis Montaigne jusqu'à moi, pour que les longues lectures en deviennent confuses, fatigantes et stériles. On n'amasse jamais trop d'idées à l'âge qui les amasse; la multiplicité des idées nuit à leur clarté, à l'âge qui les élabore. Il en est de la faculté d'acquérir des notions instructives comme de ces arbres chargés de fruits naissants qui sourient à l'espérance des cultivateurs, et qu'ils émondent eux-mêmes à une époque plus avancée, pour leur laisser la possibilité de se nourrir également des sucs de la terre, et de mûrir également aux feux du soleil.

Un autre auteur, qui est certainement plus digne que moi d'être cité après Montaigne, a dit quelque part qu'il n'y avoit point de si mauvais livre où l'on ne trouvât quelque chose d'utile, si on se donnoit la peine de la chercher. C'est une expérience que j'ai faite mille fois, et souvent avec

assez de bonheur pour découvrir dans un *bouquin* méprisé, des enseignements que m'avoit refusés l'*Encyclopédie*: rencontre assez semblable, par parenthèse, à celle du chimiste plus heureux que sage, qui compose d'excellents remèdes ou des agents industriels d'une grande puissance, en poursuivant la chimère de la panacée ou de la pierre philosophale. Des sciences fausses elles-mêmes, la recherche est profitable. Des *bouquins* dédaignés eux-mêmes l'exploration est utile.

Il y a dans toutes les civilisations *qui marchent*, et particulièrement en France où la civilisation galope, un penchant déterminé pour le nouveau, une répugnance invincible pour l'ancien, parce qu'on ne s'avise pas que c'est avec l'ancien qu'on fait du nouveau, et que les sociétés modernes sont incapables d'en faire autrement. De là vient la proscription universelle du *bouquin* que personne ne lit, et dans lequel reposent enfouis depuis deux ou trois siècles tous les éléments de notre perfectionnement quotidien. Du nouveau, c'est la mnénonique, par exemple, qu'un charlatan germain vendoit dix louis? Elle est dans Gratarol, dans Paëpp, dans Giordano Bruno, dans cent autres copistes du premier livre des *Rhétoriques, ad Herennium*, qui ne se vendent que dix sous. *Bouquins!* — C'est la sublime technologie de Bacon apostillée par d'Alembert? Elle est dans Savigny et dans Loys le Roi. *Bouquins!* — C'est la puissance de la vapeur si habilement appliquée par Jacques Watt, de Greenock? Elle est dans Denis Papin, de Blois. *Bouquin!*—C'est le jeu frivole des aérostats, en attendant leur usage et leur direction? Il est dans Cyrano de Bergerac. *Bouquin!* — C'est le méchanisme du gouvernement représentatif, peut-être, et voilà du neuf et du beau, s'il en fut jamais? Il est tout entier dans Mayerne Turquet. *Bouquin*, archi-*bouquin*, le prototype des *bouquins!*

Je n'ai pas formé le projet de m'élever jusqu'à la discussion de ces questions sublimes, qui me fourniroient tout au plus la matière d'un commentaire assez inutile sur le vieil adage de Salomon : *Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.* Je sais mieux accommoder mes recherches à la portée de mon petit savoir et de ma foible intelligence. Une induction d'ailleurs suffira pour toutes, si je la tire des nouveautés les plus étranges et les plus inaccoutumées ; et comme il est déjà suffisamment démontré que l'*omnibus* véhicule, ou *trajectice*, remonte au dix-septième siècle où il fut inventé par Pascal, je me contenterai de prouver que l'*omnibus-restaurant* remonte au seizième siècle où il fut inventé par le parlement de Rouen, qui se montra cette fois très avancé en civilisation, quoiqu'il eût été précédé à son insu, par la police chinoise. Matière de *bouquin.*

Ce fut en effet vers la fin du xvie siècle, et je ne dirai pas l'année pour deux raisons principales : la première qui est assez péremptoire, c'est que je ne la sais pas ; la seconde, c'est que mes doctes maîtres de Rouen ne seront pas embarrassés de la savoir ; ce fut, dis-je, bien avant dans sa dernière moitié, mais certainement au mois de juin, que le prudent sénat de la province anticipa de plus de deux cents ans, par une décision hardie, sur les sages mesures des sociétés de tempérance, qui viennent d'être instituées au nord de l'Amérique. Les artisans de ce temps-là, comme ceux du nôtre, dissipoient beaucoup de temps dans les loisirs dispendieux du cabaret ; le travail n'avançoit guères ; les monuments suspendus invoquoient en vain l'activité de quelques mains laborieuses ; des voluptés abrutissantes faisoient passer dans l'impur trésor des taverniers les éléments de la subsistance et peut-être de la prospérité des familles. Le remède étoit difficile, mais dans ces jours encore barbares

de politique arriérée, on ne marchandoit pas avec les difficultés d'une sage administration. Par un édit dûment enregistré et revêtu du sceau royal, le parlement de Normandie supprima les tavernes, en défendant, sous des peines graves, aux industriels qui les tenoient ouvertes à tout venant, d'*asseoir* désormais *aucun homme du lieu*, car cette ressource nécessaire de la fatigue, ou, si l'on veut, ce délassement oiseux de la paresse, ne fut pas interdit aux chalants *pérégrinateurs* et *forains*. La liberté de faire venir des vivres et des boissons à domicile resta entière pour tous, et les ménages s'en trouvèrent mieux :

Si un voisin avec son familier
Se veut esbattre, ainsi que de raison,
Il est contraint de boire en sa maison
Et d'envoyer querir du vin au pot.
Par ce moyen, en tout temps et saison,
Femme et enfants ont leur part à l'escot.

Le parlement fit mieux encore, parce qu'il comprit l'utile agrément d'un repos périodique, et d'un rafraîchissement modéré, pour l'ouvrier stationnaire qu'il falloit exercer lentement à la sobriété, et dont une distraction momentanée pouvoit renouveler les forces et le courage, sans risquer de les abattre. Jusqu'alors le peuple étoit allé chercher ce divertissement dans les tavernes où il oublioit tout pour lui ; les tavernes obtinrent la permission d'aller chercher le peuple, mais sous défense expresse de s'arrêter assez long-temps pour lui faire une occupation de ses plaisirs. C'est à ces dispositions municipales, tout à fait dignes de Sparte, que je fais remonter l'origine de l'*omnibus-restaurant*, qu'il seroit bien possible de trouver ailleurs en ouvrant un *bouquin* de plus. Seulement, à cette époque modeste où l'on savoit plus de grec et plus de latin qu'à la nôtre, ce n'étoit ni au latin, ni au grec, mais au françois, qu'on alloit deman-

der le nom d'un établissement françois, et l'*omnibus-restaurant* du XVI[e] siècle fut simplement appelé *triballe* ou *trimballe*, du vieux verbe *trimballer*, *traîner*, *rouler*, *conduire après soi*, dont aucuns seroient peut-être en peine, sans ce renseignement opportun, de déterminer fort clairement la bonne et ancienne acception.

Et il ne faut pas croire que la clôture des tavernes de Rouen fût une de ces prohibitions étroites qui compromettent à peine quelques intérêts privés. Le corps des taverniers étoit une puissance, et sa clientelle était une population.

Il y avoit au bout du pont *le Croissant*, *la Lune*, *l'Ange*, *les Degrés*, *les Flacons* et *l'Image Saint-François*.

Il y avoit sur les quais *l'Espée*, *le Baril d'or*, *le Trou du Gredil*, *le Penneret* (ou pavillon), *l'Eléphant*, *l'Agnus Dei*, *le Hable*, *le Cerf*, *le Gros Denier*, *le Moustier*, *l'Esturgeon*, *le Daulphin*, *le Chauderon*, *le Hola du Bœuf*, *la Chasse-Marée*, *le Grand Moulin* et *la Fontaine bouillante*.

Il y avait au port du salut *le Salut d'or*, *la Pensée*, *la Teste sarrazine*, *la Verte Maison* et *les Pelottes*.

Il y avoit au pied du mont Sainte-Catherine, ou aux environs, *l'image Sainte-Catherine*, *le Petit Lion*, *la Salamandre* et *le Chaperon*.

Il y avoit, près de la halle, *la Teste-Dieu*, *la Croix-Verte*, *les Saulciers*, *l'Ours*, *le Coulomb* (ou le Pigeon), *la Coupe*, *la Fleur de Lys*, *la Barge*, *l'Escu de France*, *le Grand-Gredil*, *le Loup*, *la Hache*, et *la Hure*.

Il y avoit sur Robec *la Pelle*, *les Avirons*, *le Chaperon-Saint-Nicaise*, *le Coq*, *les Balances*, *la Petite-Taverne* qui étoit particulièrement fréquentée par les jeunes gens de mauvaise conduite, *l'Escu-de-Sable*, *l'Agnelet*, *le Pot-d'Estain*, *le Rosier*, *la Rose*, *le Moulinet*, *la Chèvre*, *les*

Mollots, les Signots, les Vittecoqs, Saint-Martin, la Cloche, et l'Arbre-d'Or.

Il y avoit au Marché-Neuf *les Coquilles, le Petit-Pot, le Pèlerin, la Tour-Carrée,* et *la Croix-Blanche.*

Il y avoit près de Beauvoisine *le Chapeau-Rouge, la Bonne-Foi, les Trois-Mores, le Lièvre, l'Estrieu, le Bavillet, et la Pierre.*

Il y avoit *la Pomme-d'Or* près de la Porte-Cauchoise, et on avoit laissé ouvertes aux Cauchois les tavernes de Saint-Gervais.

Quant à *l'Image-Saint-Jacques*, elle fut privilégiée. Il paroit qu'elle eût le précieux monopole des *Triballes.*

On voit qu'il se trouvoit là tous les éléments nécessaires d'une émeute, ou au moins d'une coalition ; mais c'étoit une de ces époques heureuses où le peuple ne se mettoit en colère que lorsqu'on lui disputoit ses libertés utiles et légitimes, ou qu'on le froissoit dans ses affections naturelles et dans ses croyances; les tavernes se fermèrent sans bruit, et les *Triballes* furent les bien-venues.

Si quelqu'un s'est ennuyé de cette longue énumération, je le comprends facilement, car je m'en suis fort ennuyé aussi ; mais ce n'est pas de la littérature que j'écris, c'est de la statistique ; et je n'ai jamais entendu dire que la statistique fût faite pour amuser personne.

Au reste, il me conviendroit mal de m'énorgueillir de cette incursion facile sur le terrain des sciences à la mode, et je n'ai pas l'ambition de la faire valoir comme un titre de candidature par devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres, ou comme un droit à être porté dans la liste expectative des préfets, car je dois tout bonnement cette érudition de haut goût à la lecture d'un mauvais *bouquin* de huit feuillets, très petit in-8°, imprimé par Jacque Aubin, à Rouen, où il se vendoit au portail des libraires, chez Jehan du Gort et Jaspar de

Remortier. Ce livret en rimes fort maussades a pour titre un quatrain qui suffira pour donner une idée du talent poétique de l'auteur :

> **Le Discours demonstrant sans feincte**
> **Comme maints Pions font leur plainte,**
> **Et les Tauernes desbauchez**
> **Parquoy Tauerniers sont faschez.**

Aussi mon savant ami, M. Brunet, n'hesite point à le ranger parmi les plus *plats* et les plus *insignifiants* des rogatons de son espèce, et c'est ce qu'il auroit pu dire d'une manière plus générale, et peut-être plus juste encore, de presque toutes les rapsodies dont nous sommes si fort entichés l'un et l'autre. *Plat* est incontestablement le mot propre; il n'y en a point de plus caractéristique à mettre à sa place. Quant à *insignifiant*, je n'en saurois tout à fait convenir aujourd'hui pour l'honneur de mon article. Mais, d'une autre part, son insigne rareté lui a fait obtenir aux yeux des amateurs une valeur qui excède de beaucoup celle des livres les mieux écrits et les mieux pensés, puisque de trente-un francs qu'il s'est vendu en 1815, il vient de s'élever à Londres jusqu'au prix de six guinées, et qu'on n'obtiendra plus le même exemplaire du libraire Techener, notre gracieux éditeur, à moins d'une bagatelle de seize ou dix-huit pistoles, en attendant qu'il retourne à son prix originaire et rationnel d'un sou, ce qui arrivera probablement quand les poëtastres de ce temps-ci vaudront deux cents francs à leur tour. *Habent sua fata libelli.*

Pendant que je suis sur cette question bachique *de tabernis, cauponis et popinis*, à laquelle je ne me propose pas de revenir, croiriez-vous qu'il ne tient qu'à moi de vous fournir des renseignements presque aussi précis sur la position et sur le nom des principales tavernes qui florissoient à Paris en l'an de grâce et de plai-

sir 1635? Celles-ci sont seulement d'un étage plus élevé, et telles qu'elles pouvoient être honorées quelquefois de la présence d'un Cyrano, d'un Saint-Amand et d'un Faret. Cependant la *Pomme de Pin* étoit bien déchue alors de la splendeur dont elle avoit joui sous Régnier et même sous Rabelais; et pour rappeler les chalands près du pont Notre-Dame, en face de l'église de la Magdeleine, elle attendoit la clientelle propice de Chapelle, qui devoit un jour y *verser la lampe à l'huile* de Boileau, *pour lui mettre un verre à la main*; mais le *Petit-Diable*, son proche voisin, avoit profité de ses pertes, sans hériter de sa renommée.

En partant de là, il n'y avoit pas un long trajet pour aller faire une nouvelle station à la *Grosse-Teste*, un peu plus loin que le Palais.

Le goût de la bonne chère s'allioit fort bien alors avec celui des beaux-arts, et même avec les pratiques de la piété; les friands déjeuners de Cormier s'ouvroient à l'issue de la messe de Saint Eustache; les spectateurs échauffés par la magnifique éloquence de Bellerose, aimoient à s'asseoir aux *Trois Maillets* en sortant de l'hôtel de Bourgogne, et y terminoient agréablement une journée agréablement commencée à *Saint-Martin*, à l'*Aigle Royal*, ou au *Riche Laboureur*, tout près des confrères Saint-Mathurin. Le petit peuple seul visitoit encore *Clamar*, naguère en réputation parmi les gourmands, mais décrédité depuis par un tavernier de mauvais ton.

Les plaideurs et la Bazoche du Chastelet fréquentoient *le Grand Cornet* ou *la Table du valeureux Roland*, masure presque monumentale que la tradition faisoit remonter jusqu'à cet illustre paladin, et qui comptoit avec orgueil parmi ses chartes fabuleuses le dernier écot des douze pairs de Charlemagne.

La crainte des recors entraînoit plus loin quelques mi-

sirables victimes de la chicane, qui dissipoient du moins leurs derniers écus dans une oublieuse sécurité à l'enseigne de *la Galère* ou à celle de *l'Eschiquier*.

Les courtisans que leur ambition ou leurs affaires retenoient trop long-temps au Louvre, trouvoient bon gîte et chère lie chez *la Boisselière*, mais ce n'étoit pas auberge pour les poètes et pour les enfants sans-souci. *La Boisselière* ne faisoit jamais crédit, et l'on ne dînoit pas chez elle à moins de dix livres tournois, somme inconcevable pour le temps.

Les Trois Entonnoirs près des Carneaux se distinguoient par leur excellent vin de Beaune, celui des vins de France dont on faisoit alors le plus de cas, et que certains gourmets estimoient hardiment à l'égal de ceux d'Espagne et d'Italie.

Du côté du Mail, il falloit choisir entre l'*Escu* et la *Bastille*; mais l'*Escharpe* étoit la plus choyée des tavernes du Marais. C'est l'hôte de ce logis délicieux, homme de progrès s'il en fut, qui a inventé les *cabinets particuliers*. La civilisation commençoit à marcher. C'est l'année qui précéda le *Cid*. Cette sublime création (je parle de l'invention des *cabinets particuliers*) fit négliger jusqu'à l'*Hôtel du Petit-Saint-Antoine*, si connu par la facilité de ses plaisirs, jusqu'aux *Torches* si bien famées du cimetière Saint-Jean, jusqu'aux *Trois Quilliers* de la rue aux Ours, qui avoient bravé, pendant une longue suite d'années, toute espèce de comparaison. Ainsi passent les gloires du monde.

J'ajouterai, pour la satisfaction des buveurs d'eau, qu'à cette époque, éminemment remarquable dans les fastes de notre statistique parisienne, remonte l'abandon presque total des nayades du puits de Bourgogne, et même du puits Sainte-Geneviève, malgré l'efficacité des sources salutaires où celles-ci avoient caché un remède

assuré contre la fièvre. Elles furent irrévocablement détrônées par les chastes nymphes d'Arcueil.

Et on jugeroit beaucoup trop avantageusement de ma modeste érudition, si l'on supposoit que j'ai tiré ces belles curiosités historiques de Corrozet ou de Dubreul, de Sauval ou de Félibien, de Lebœuf ou de Saint-Foix, de Hurtault et Magny ou de Piganiol, de Jaillot ou de Martinet, de Mercier ou de Landon, de Dulaure ou de Saint-Victor. Dieu fasse paix à qui en lut jamais un seul! je les ai prises comme les voilà, dans un *bouquin* fort ignoré, qui a pour titre : *Les Visions admirables du Pèlerin du Parnasse*, ou *Divertissement des bonnes compagnies et des esprits curieux, par un des beaux esprits de ce temps*. Paris, Jean Gesselin, 1635, in-8° de 254 pages, parce que j'ai cru devoir à ce volume, réellement fort divertissant, les honneurs d'une commémoration séculaire dont on ne s'est pas avisé la première fois.

C'est le bonhomme Claude Fauchet qui a dit dans son *Recueil de la langue et poésie françoise*, p. 209 : « Il n'y a » si pauure autheur qui ne puisse quelquefois seruir, au » moins pour le tesmoignage de son temps. »

LISEZ LES BOUQUINS!

CH. NODIER.

Paris, imprimerie de BRUN, rue du Mail, 5.

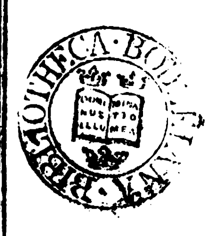
BIBLIOGRAPHIE

DES FOUS.

DE QUELQUES LIVRES EXCENTRIQUES.

PAR M. CH. NODIER.

A joindre au 21e Bulletin du BIBLIOPHILE.



PARIS,

TECHENER, LIBRAIRE, PLACE DU LOUVRE, N° 12.

Novembre 1835.

BIBLIOGRAPHIE DES FOUS.

DE QUELQUES LIVRES EXCENTRIQUES.

J'entends ici par un livre *excentrique* un livre qui est fait hors de toutes les règles communes de la composition et du style, et dont il est impossible ou très difficile de deviner le but, quand il est arrivé par hasard que l'auteur eût un but en l'écrivant. Ce seroit très mal juger Apulée, Rabelais, Sterne, et quelques autres, que d'appeler leurs ouvrages des livres excentriques. Dans les brillantes débauches de leur imagination, la raison n'est point un guide éclairé qui les précède ou les accompagne, mais c'est une esclave soumise qui les suit en souriant. Le *Moyen de parvenir*, si mal à propos attribué à Béroalde de Verville, n'est pas lui-même un livre excentrique. C'est une facétieuse image des saturnales de l'esprit débarrassé de toute contrainte, et livré sans lisières à la fougue de ses caprices. Il faut sans doute avoir pris en grand dédain la fausse sagesse des hommes pour s'en jouer avec cette audace, mais il faut connoître ses ressources et posséder ses secrets. Si on pénétroit bien avant dans le mystère de ce travail, on y trouveroit peut-être plus d'amertume et de dégoût que de cynisme et de folie.

Les livres excentriques, dont je parlerai fort superficiellement dans ces pages dont le cadre est extrêmement

circonscrit, ce sont les livres qui ont été composés par des fous, du droit commun qu'ont tous les hommes d'écrire et d'imprimer; et il n'y a pas de génération littéraire qui n'en offre quelques exemples. Leur collection formeroit une bibliothèque spéciale assez étendue que je ne recommande à personne, mais qui me paroît susceptible de fournir un chapitre amusant et curieux à l'histoire critique des productions de l'esprit. Je me contenterai, suivant mon usage, d'effleurer cette matière, pour la signaler à des études plus libres, plus laborieuses, et plus étendues que les miennes. Mes savants amis Brunet et Peignot pourroient y trouver le texte d'un ouvrage très piquant, qui prendroit une place essentielle et vide encore dans les annales de l'intelligence humaine.

Il y auroit même moyen de lui donner un aspect satirique en faisant rentrer dans cette catégorie toutes les extravagances publiées avec une bonne foi naïve et sérieuse par les innombrables visionnaires en matière religieuse, scientifique ou politique, dont nos siècles de lumières ont foisonné depuis Cardan jusqu'à Svedenborg, et depuis Svedenborg jusqu'à tel écrivain vivant, dont je laisse le nom en blanc pour ne point faire de jaloux; mais cette base serait trop large, et le bibliographe risqueroit de s'égarer en la mesurant. Le plus sûr est de l'enfermer dans un petit tour de compas qui n'excèdera pas de beaucoup l'enceinte géographique de la Salpêtrière ou de Charenton. Nous y logerons les plus pressés, en attendant que le bon sens des nations ait fait justice des autres.

La liste des fous, ainsi restreinte aux fous bien avérés qui n'ont pas eu la gloire de faire secte, ne sera jamais fort longue, parce que la plupart des fous conservent du moins assez de raison pour ne pas écrire. Elle n'effraiera pas les honnêtes gens qui font leurs délices de la gra-

cieuse et frivole science des livres. Je leurs laisserois une tout autre besogne en leur proposant de s'occuper de la Bibliographie des sots. Cela, c'est la mer à boire.

L'histoire littéraire des anciens n'enrichiroit pas beaucoup la nomenclature des fous qui ont écrit, puisque nous n'y admettons ni les poètes ni les philosophes. La folie même étoit de leur temps une maladie rare ou peu connue, à moins qu'elle ne se soit sauvée alors de la déconsidération où elle est tombée aujourd'hui, sous quelque sobriquet honorable. On enverroit maintenant Diogène aux petites-maisons, et les Abdéritains, plus sages qu'Hippocrate, faillirent y envoyer Démocrite. C'est une chose admirable que d'être né à propos.

Il y avoit d'ailleurs dans l'antiquité une puissance éminemment sociale qui maintenoit de siècle en siècle dans un constant équilibre l'intelligence des peuples, et qui affranchissoit chaque génération nouvelle des aberrations les plus grossières de la génération passée. L'absurde n'avoit qu'un temps. Cette puissance, tombée en désuétude, palladium gothique des polices humaines, s'appeloit le *sens commun*. Il résultoit de là que la folie ne vivoit que l'âge d'un fou, et qu'elle ne s'étendoit point aux âges suivants comme une contagion triomphante, car la presse n'étoit pas inventée. Aux jours où nous vivons, le livre remplace l'homme, et s'il fait vibrer par hasard une corde irritable de l'imagination ou du cœur, il devient thaumaturge et sectaire comme le fou qui l'a écrit. Depuis Guttenberg et les siens, l'astrologie judiciaire a régné deux siècles, l'alchimie deux siècles, la philosophie voltairienne un siècle, et je ne répondrois pas qu'elle fût morte. Il n'y en auroit pas eu pour vingt-cinq ans à Rome. Il n'y en auroit pas eu pour cinq ans du temps

de Cicéron, où un livre insensé n'auroit trouvé ni copistes, ni acquéreurs.

La publicité ne mettoit en circulation chez les anciens que des ouvrages soumis à une censure préalable, car la pensée étoit soumise à une censure inflexible dans leurs républiques modèles, et j'ai déjà nommé le tyran qui l'exerçoit avec une autorité souveraine. C'étoit le *sens-commun*, la bonne foi, la conscience, la raison unanime du peuple. Chez les modernes, la publicité verse dans la circulation immense des livres, sans examen et sans choix, tout ce qu'il y a de bon et d'utile, tout ce qu'il y a de mauvais et de dangereux, tout ce qu'il y a d'inepte et de ridicule, tout ce qui peut servir à éclairer les hommes sur leurs intérêts moraux ou à les perdre irréparablement jusqu'à la consommation des âges.

C'est grâces à un tel état de choses que la folie et les fous peuvent avoir quelques intérêts à démêler avec l'érudition bibliographique et la littérature. On ne se seroit pas avisé de ce phénomène du temps d'Aristote, d'Horace et de Quintilien.

Un des plus grands fous dont les quatre siècles de l'imprimerie me rappellent le souvenir, s'appeloit François Colonna, ou Columna. C'étoit un religieux dominicain de Trévise ou de Padoue, qui avoit perdu la tête de deux passions à la fois, et il n'en faut que moitié pour troubler un meilleur cerveau. La première étoit celle que lui avoit inspirée l'étude de l'antiquité et de ses monuments ; nous vivons heureusement à une époque où elle obtiendroit quelque indulgence. La seconde, qui en mérite davantage à mon avis, même dans un dominicain, c'étoit l'amour. Une Ippolita ou Polita qu'il a nommée Polia par respect pour le grec, et dont le baptême scientifique a donné lieu à d'étranges conjectures, acheva de lui déranger l'esprit, et comme il étoit écrit

que rien ne manqueroit à sa destinée de tout ce qui peut completter l'individualité caractéristique d'un fou, sa maîtresse était aussi folle que lui, c'est-à-dire savante à lier, ce qui a fait croire, par parenthèse, aux amateurs d'allégories que cette Polia n'était autre chose que l'antiquité elle-même.

L'amant de Polia prend soin de raconter avec toute la naïveté dont il pouvoit être capable dans un style inouï qui auroit déconcerté la pénétration d'Œdipe, que sa première intention avoit été d'écrire en langue naturelle et intelligible, et je voudrois bien savoir ce que seroit la langue naturelle de frère François Columna! mais qu'il fût détourné de ce projet par les prières de sa bien-aimée qui l'avoit engagé à couvrir leurs amours d'un voile impénétrable au vulgaire. Ils y ont tous les deux merveilleusement réussi, car l'*Hypnerotomachia Poliphili* (c'est le titre du livre) est restée lettres closes pour le grand Vossius comme pour nous. C'est, quant au langage, une macaronée polyglotte de mots hébreux, chaldéens, syriaques, latins et grecs, brodée sur un canevas d'italien corrompu, relevé d'archaïsmes oubliés et d'idiotismes patois qui ont mis en défaut jusqu'à l'imperturbable perspicacité de Tiraboschi. Sous ce rapport, François Columna pourroit bien être l'inventeur de l'hibride et du pédantesque, et telle qu'elle est, cette monstrueuse Babel d'une imagination en délire contient d'inappréciables trésors pour les philologues qui sauront la lire avec soin, en faisant abstraction du fond inextricable de la pensée pour ne s'attacher qu'aux formes extérieures de la parole. Je ne dis rien de ses admirables gravures monumentales et architecturales qui la recommandent bien autrement à l'attention et presque au culte des artistes.

Il est évident d'après cela que notre fou étoit au moins

très érudit dans les lettres et dans les arts, et Félibien n'hésite pas à avancer qu'il a laissé fort loin derrière lui la grandeur et la magnificence de Vitruve. Il étoit passé maître aussi en archéologie, et à tel point que ses épitaphes et ses inscriptions fantastiques ont trompé jusqu'au bon sens des plus sages antiquaires, ce que j'ai pour ma part quelque difficulté à concevoir, car son latin classique ne vaut pas mieux que son italien. Ils n'appartiennent en propre à aucune langue.

Guillaume Postel n'étoit pas amoureux, ou s'il fut amoureux de sa *mère Jeanne*, il étoit encore plus fou qu'on ne pense, mais il eût comme frère François l'avantage d'être fou dans tous les idiômes savants de la terre. Celui-là étoit prodigieusement versé dans l'étude de toutes les choses qu'il est presque bon de savoir, et d'une multitude d'autres qu'il auroit été fort heureux d'ignorer. Bien qu'il n'eût tenu qu'à lui de se composer comme Columna un langage intraduisible, de tous ceux qu'il avoit explorés dans sa laborieuse vie, on ne voit pas qu'il se soit piqué nulle part de déconcerter l'intelligence de son lecteur par cette fusion baroque d'éléments discordants, et on doit même dire à sa louange que sa phrase seroit assez nette si ses idées l'étoient jamais. Deux préoccupations qui n'ont cessé de le dominer, et qui font pour ainsi dire l'âme de ses livres les plus célèbres, enlevèrent ce prodigieux esprit à la culture des lettres utiles : la première étoit la monarchie universelle sous le sceptre d'un roi françois, rêve ambitieux d'un patriotisme extravagant, que nous avons vu cependant tout près de se réaliser ; le second étoit l'achèvement de la Rédemption imparfaite par l'incarnation de Jésus-Christ dans la femme ; et, à la mysticité près, nous savons que cette chimère n'est pas entièrement abandonnée de nos jours. Au dix-neuvième siècle, Postel auroit certainement tenu

quelque place éminente dans les conseils secrets de l'empire et dans le conclave de Ménilmontant, « ce qui n'empêche pas qu'il y eût en lui un fou fanaticque, un fou fantasticque, un fou hyperbolicque, un fou proprement, totalement et compétentement fou », comme parle Rabelais, et ce qui prouve peut-être qu'il y en avoit deux.

La chimère incroyable de la Nouvelle Rédemption, par l'intermédiaire d'une vieille bigote vénitienne que Postel appelle la *Mère Jeanne,* est le sujet de trois de ses ouvrages, les *Très merveilleuses victoires des femmes du Nouveau-Monde,* Paris, 1553, in-16, *le Prime nove de Altro Mondo,* Venise, 1555, in-8°, et *Il Libro della divina ordinatione,* Padoue, 1555, même format. Ces deux derniers, dont je ne pense pas qu'il existe un autre exemplaire, et qui avoient été estimés *trois cents francs* par le libraire Martin, dans le catalogue de Boze, il y a quatre-vingt-deux ans, ont été vendus en un seul et mince volume au prix énorme de *neuf cents francs,* chez Gaignat, et offerts pour *cinq cents* chez Mac-Carthy. Ils ont passé de là dans mes mains, et je n'ai prétendu tirer de ces particularités bibliographiques qu'une induction de peu de valeur : c'est qu'aussitôt que la *scribomanie* a suscité un fou pour écrire de pareilles inepties, la bibliomanie ne manque jamais d'en susciter un autre pour les acheter.

J'espère qu'on ne me saura pas mauvais gré de franchir un siècle pour passer de Guillaume Postel à Simon Morin ; c'est un petit passe-droit que je fais subir à la chronologie au bénéfice de la logique, s'il peut toutefois être question de logique dans la bibliographie des fous. Simon Morin, dont les *Pensées* parurent en 1647, avoit en effet quelque parenté avec Postel dans le genre de ses visions, mais il ne peut lui être comparé en aucune manière sous le rapport du savoir. C'étoit un pauvre diable qui avoit commencé par le métier d'écrivain public et

fini par celui de tavernier, avant de s'aviser qu'il pourroit bien être Dieu le fils. Une fois qu'il eut acquis cette conviction, il chercha naïvement à la communiquer aux autres, mais la cour et le clergé refusèrent de le prendre au mot, et le Châtelet, qui n'entendoit pas raillerie sur ces matières, l'envoya brûler en Grève avec son livre, pendant qu'on fouettoit autour du bûcher quelques-unes des femmes libres du temps. Cette malheureuse victime de l'intolérance religieuse, et une des dernières qu'elle ait immolées, étoit née dans un mauvais siècle. Du nôtre, Simon Morin, plus modéré dans ses prétentions, se seroit contenté du pontificat suprême. Il auroit fondé une nouvelle église catholique en face de l'ancienne, et on n'en parleroit plus.

Il faut maintenant que je rétrograde jusqu'au règne d'Henri IV pour désigner en passant *la Quintessence du quart de rien* et *la Sextessence diallactique* du sieur de Mons, auxquelles les amateurs attachent un prix assez élevé, quoiqu'ils ne sachent pas où les mettre. La plupart des bibliographes ont en effet rangé ces bouquins polymorphes dans l'*Histoire de France*, l'abbé Langlet Dufresnoy les rapporte à la *théologie mystique*, et M. Brunet les restitue à la *poésie*. C'est que le sieur de Mons étoit un fou très complexe, et que la variété de ses lubies l'avoit mis en fonds d'extravagances pour tout le monde. Je ne serois pas étonné qu'il fût réclamé aussi par les alchimistes, et s'il avoit vécu au XIXe siècle, il ne lui manqueroit rien, car il étoit doué d'une merveilleuse propension à se teindre de toutes les aberrations et de tous les *non-sens* qui se trouvoient en circulation de son vivant. Ce n'étoit pas un monomane, tant s'en faut, mais un maniaque à facettes, continuellement prédisposé à répéter toutes les sottises qu'il voyoit faire et toutes celles qu'il entendoit dire, un rêveur caméléon qui jouis-

soit de la plupart des prétendues propriétés de son type, mais qui ne réfléchissoit que la folie! La *Quintessence* et la *Sextessence diallactique* de de Mons sont très réellement la quintessence et la sextessence de l'absurde. Aussi ont-elles figuré long-temps parmi les livres précieux et chers, quand l'absurde ne couroit pas les rues. Aujourd'hui je comprendrois facilement qu'elles perdissent un peu du mérite exceptionnel sur lequel leur bizarre fortune s'étoit fondée. La concurrence s'est beaucoup augmentée dans nos jours de perfectionnement : elle a mis l'absurde au rabais.

J'aurois été indigne d'embrasser le plan même de ces chapitres éphémères, causeries sans conséquence que l'on abandonne où l'on veut, si je n'y avois vu de place que pour les quatre fous *seigneuriaux* dont il est question dans celui-ci, François Columna, Postel, Simon Morin et de Mons. Quoique j'aie promis de me borner, et que j'en sente la nécessité dans une matière si étendue; quoique j'aie laissé de côté bien des noms plus obscurs encore, et dont la célébrité d'un moment n'a légué de souvenirs qu'à une demi-douzaine d'adeptes qui ont pris la ferme résolution de ne rien oublier, je ne peux me refuser à prolonger cettte liste baroque jusqu'à une époque un peu plus rapprochée de celle où j'écris. Ce seroit faire tort aux deux premiers siècles de l'imprimerie que d'enclore dans leur courte durée l'éternelle dynastie des fous littéraires, si vivante et si florissante dans les deux siècles qui les ont suivis; et je manquerois précisément en cela le principal objet de ma revue, qui est tout à la gloire des progrès de la déraison, du radotage et du mensonge, sous la souveraine influence de la typographie. Je reviendrai donc dans un article prochain à cette prodigieuse maladie *livresque* pour laquelle les médecins philosophes n'ont pas encore inven-

té de nom, et ce n'est pas, comme on sait, la difficulté d'en faire un qui les embarrasse. Je dois seulement répéter qu'il ne sera pas question ici des folies flagrantes de la saison qui court. Mon caractère connu m'a rendu étranger à toute espèce d'hostilité, et je me ferois grandement scrupule de porter obstacle aux développements de la vocation la plus saugrenue que l'on puisse imaginer. Il faut réserver cette amusante sollicitude aux gens raisonnables de la génération à venir, si l'avenir a des générations, et s'il y a des gens raisonnables.

Depuis que j'ai eu le malheur de me faire des ennemis irréconciliables de deux ou trois grands hommes que j'ai portés jusqu'aux nues, mais que je n'ai pas eu la force d'y soutenir, et qui estiment par conséquent que je ne les ai pas assez loués, j'ai juré, d'ailleurs, de la manière la plus solennelle, de ne plus parler des contemporains. Les fous peuvent être tranquilles.

Ch. Nodier.

Paris, imprimerie de BRUN, rue du Mail, n° 5.

5

BIBLIOGRAPHIE

DES FOUS.

DE QUELQUES LIVRES EXCENTRIQUES.

PAR M. CH. NODIER.

(2e ARTICLE.)



A joindre au 28e Bulletin du BIBLIOPHILE.

PARIS,

TECHENER, LIBRAIRE, PLACE DU LOUVRE, N° 12.

Novembre 1835.

BIBLIOGRAPHIE
DES FOUS.

DE QUELQUES LIVRES EXCENTRIQUES.

Deuxième article.

Retournons au Charenton du Parnasse; ou plutôt, pour ne pas effaroucher nos écrivains de l'expectative d'un Panthéon injurieux, ouvrons à leurs ombres fantasques un plus gracieux élysée,

Vanvres que chérit Galatée,

lieux ravissants, frais paysages, délicieux paradis des fous, dont le docteur Falret et le docteur Voisin tiennent la clé, du privilége héréditaire qu'ont tous les enfants d'Esculape de commander dans les jardins d'Apollon : asyle paisible et riant qui fait désirer d'être fou aussi quand on commence à le devenir, et où j'aurai peut-être quelque place à réclamer un jour en ma double qualité d'étymologiste et de bibliomane. Je le proposerois volontiers aujourd'hui à la foule toujours croissante de nos poètes, si l'entrée en étoit gratuite, mais il n'y a plus de poètes riches que les poètes sensés, et ceux-là ne sont pas même assez fous pour être poètes. Les fous de Vanvres sont de fortunés mortels qui avoient assez d'argent pour se passer de raison. Nos fous littéraires n'ont ni raison ni argent : c'est trop de malheurs à la fois.

Un des fous les plus caractérisés du XVIIe siècle est un certain Bernard de Bluet d'Arbères, qui se qualifioit du

sobriquet de *Comte de Permission* et de *Chevalier des ligues des XIII cantons suisses*. Je présume que le *Comte de Permission* usurpoit comme tant d'autres ces hautes distinctions nobiliaires, sans permission du roi et de monseigneur le chancelier. Elles ne lui furent cependant pas plus contestées que celle de *Prince des sots* à Nicolas Joubert dit Engoulevent. En fait de titres de noblesse, les fous et les sots ont toujours joui d'une grande latitude en France. L'usage de ces immunités n'a pas même beaucoup périclité en apparence, depuis que les révolutions nous ont donné l'égalité civique. Les sots et les fous avoient pris l'habitude de passer devant de leur plein pouvoir, et je ne crois pas qu'ils l'aient perdue. La raison n'y peut rien. Il faudroit élargir Vanvres, ou réformer le monde.

Bluet d'Arbères avoit un grand avantage sur les fous de notre époque. Il étoit admirablement naïf. Dès l'*Intitulation et Recueil de toutes ses œuvres*, il vous avertit « qu'il ne sçait ny lire ny escrire, et n'y a jamais apprins. » Excellent Bluet d'Arbères qui se fait auteur sans savoir ni lire ni écrire, et qui en prévient amiablement le public, comme d'une chose toute naturelle! Homme digne de l'âge d'or, et que tous les âges envieront à la première année du XVIIe siècle! On n'y fait plus tant de façons.

La première pensée qui me seroit venue en ouvrant le livre d'un homme qui ne sait ni lire ni écrire, et qui l'avoue avec candeur, c'est qu'on pouvoit y trouver quelques-unes des idées sensées, des révélations ingénues, des expressions pittoresques et vigoureuses que la lecture et l'écriture nous ont fait perdre. Quand on a, pour faire un volume de ses œuvres, l'immense avantage de ne savoir ni lire ni écrire, on est presque maître dans la pensée, et j'imagine qu'il ne faut plus que vouloir pour remuer puissamment le monde. Bluet d'Arbères n'eut pas l'esprit de profiter de son ignorance. Il est pres-

que aussi nul et aussi stupide que s'il avoit passé sa vie au collége.

Les biographies ont étrangement négligé Bluet d'Arbères, dont les trois ou quatre volumes (et jamais on n'en a rencontré un exemplaire complet), se vendent 5 ou 600 francs, c'est-à-dire deux ou trois fois plus que l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, qui n'est pas un ouvrage plus sensé, mais qui prouve plus de talent. Ce que l'on peut conclure de son indéfinissable fatras, c'est que le comte de Permission étoit né dans la dernière classe du peuple, et qu'il avoit commencé par être berger comme Sixte-Quint et Janseray-Duval. C'est en 1566 que le hameau d'Arbères, dans le pays de Gex, à quelques lieues de Genève, produisit à sa gloire éternelle ce grand homme sans lettres, dont les élucubrations représentent dans la bibliothèque d'un amateur la valeur commerciale des meilleures éditions de la Bible, d'Homère, d'Horace, de Platon, de Montaigne, de Molière et de La Fontaine. Infatué dès son enfance de visions apocalyptiques, il passa d'abord pour inspiré parmi les pauvres pasteurs du village, en attendant que l'adolescence l'eût remis à sa place naturelle, et réduit à n'être pour le reste de sa vie qu'un imbécille excentrique. Le récit ingénu jusqu'au cynisme qu'il nous a laissé des hallucinations de cet âge, donne lieu de présumer que certains gentillâtres savoyards, fort embarrassés de leur oisiveté et de leur argent, s'en firent tour à tour une espèce de fou à titre d'office, en le leurrant par le luxe des habits, et par les tentations plus séduisantes encore de l'amour physique auquel il étoit fort enclin. Jamais homme n'eut plus belles et plus nobles amoureuses que Bluet d'Arbères, et n'en fût accueilli avec des privautés plus capables de déranger un meilleur esprit, car les femmes prennent volontiers un cruel plaisir à faire des avances qui ne les compromettent point. Sous ce rapport, le stu-

pide orgueil d'un *crétin* procure plus de jouissances que la sensibilité et le génie, et *le comte de Permission* pourroit bien avoir été plus heureux en amour que le *citoyen de Genève*. Au demeurant, il n'y a pas beaucoup à dire pour le choix. Se croire aimé des femmes, autant qu'elles peuvent aimer, ou l'être réellement, c'est presque la même chose.

Je n'ai pas eu la patience de m'informer de l'âge qu'avoit Bluet d'Arbères, quand il arriva à Paris, où il avoit été probablement précédé par une de ces réputations colossales qui font la fortune des niais et des fous, comme celle des savants et des gens d'esprit. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il étoit parvenu à sa trente-quatrième année quand il publia son premier livre. Il avoit gagné alors en bon sens trivial ce qu'il avoit perdu en illusions. D'homme du monde et de héros de roman, il s'étoit fait flatteur et mendiant. On s'arracha Bluet d'Arbères à la ville et à la cour. Les grands seigneurs se le disputèrent à l'envi des Savoyardes, et la honteuse prospérité de ce drôle me fait craindre pour son honneur qu'il n'ait pas été aussi fou qu'on le dit. Tous ces paquets de pages mortellement ennuyeuses étoient placés sous la protection d'un homme en place, ou d'une dame en crédit, qu'il affubloit de surnoms hyperboliques et de louanges à soulever le cœur, mais tout le monde en vouloit. Un génie comme le Tasse qui venoit de mourir, ou comme Milton qui alloit naître, n'a jamais trouvé une obole à Paris. Bluet d'Arbères, qui ne savoit ni lire ni écrire, « et qui n'y avoit jamais apprins » récoltoit à pleines mains. Il s'adressoit à la vanité. Ce genre d'impôts est tout aussi bien entendu qu'un autre; il exige seulement une abnégation de dignité morale et une capitulation de caractère qui répugne aux ames réfractaires et arriérées pour lesquelles le talent est encore une mission et un sacerdoce. Je ne sais s'il n'est pas à préférer toutefois à

celui que prélève chaque jour sur de pauvres libraires et de pauvres auteurs le fisc usuraire de certains journaux. C'est une question que je soumets aux honnêtes gens qui embrassent à leurs risques et périls la carrière des lettres. Ils peuvent choisir.

Il est assez curieux de dépouiller avec Bluet d'Arbères lui-même, le sale budget de son ignominieux trésor. M. de Créquy lui a donné quatre écus et demi en cinq fois; M. de Lesdiguières, qu'il nomme Ledidière, une boite d'or qui pesoit six écus et demi; M. le duc de Bouillon, six écus. Le prince d'Orange ne lui en donna qu'un. Un Lorambert de Flandres, qui est probablement M. d'Aremberg, lui fit cadeau d'un double ducat. Une duchesse de Flandres en fit autant. Il reçût de Jacques le Roy deux écus et une rame de papier, de Madame d'Antrague une bague de grande valeur, de M. de Beauvais Nangy un bas de chausse de soie, de Madame de Payenne, une aune de toile blanche pour faire des rabats, de je ne sais qui une paire de chaussettes. Le duc de Nemours, que Bluet d'Arbères appelle la fleur de ses amis, et dont la générosité méritoit cet insigne honneur, alla jusqu'à douze ducats, dont le comte de Permission se fit faire un superbe habit de frise noire; nous savons déjà qu'il avoit la manie de la représentation, et il est probable que, si jeune encore, il aspiroit toujours à plaire. Heureux Bluet d'Arbères, quand il eut son habit de frise noire!

Quoique la cour de ce temps-là se ressentit un peu de l'avarice de Henri IV, elle se montra presque libérale pour Bluet d'Arbères. Le roi lui donna une chaîne d'or de cent écus, trois cent quarante écus en diverses fois, et cent francs de gages. C'est ce qu'on désigne aujourd'hui par le nom de pension sur la cassette. Si Malherbe avoit été traité avec autant de munificence, il auroit oc-

cupé une chambre plus vaste et acheté une chaise de plus.

Un explorateur plus déterminé que moi a eu le courage de s'assurer qu'indépendamment de toutes ses dépenses personnelles, qui étoient payées par la princesse de Conti, et d'une multitude de confortables douceurs qui ne lui manquèrent jamais, car il n'y avoit pas jusqu'à M. de Cenamy qui ne lui fournit de temps en temps une bouteille d'huile pour sa salade. Bluet d'Arbères devoit avoir récolté de son aveu plus de quatre mille écus, qui font une somme considérable pour cette époque. *Le Cid*, *Cinna* et *les Horaces* n'ont pas tant rapporté à Corneille.

Ce n'est pas que le comte de Permission fût toujours également heureux dans ses spéculations industrielles. Comme il avoit son genre de fierté, et cet instinct de magnificence qui le prédestinoit à être grand seigneur, il s'étoit avisé d'accompagner la dédicace de ses livres de quelques présents de bon goût; tributs dispendieux qu'on n'accepte pas d'un manant sans contracter l'obligation de les lui payer au décuple. Il avoit fait cadeau à M. le duc de Lorraine « d'un beau livre qui avoit la » couverture d'argent et le dedans en vélin, avec force » belles petites figures, avec le prophète royal David en » bosse, en figure qu'il estoit berger, qu'il avoit tué Go- » liath, en figure qu'il estoit roy; » et il en avoit refusé de bonnes sommes des marchands; le noble duc de Lorraine lui en donna six écus. Quand ce volume se présentera en vente à six cents écus, il y aura enchère. Il avoit offert à M. le comte de Grollay « un cordon de chapeau de » perles qui estoit en broderie de quatre doigts de large » ou peu s'en faut. » M. le comte de Grollay lui en donna une double pistole *fausse*. Il avoit cédé à M. l'évêque de Noyon un beau chandelier à mettre dans une salle; c'étoit probablement *un lustre*, et Bluet d'Arbères nous fait juger de la richesse de ce meuble précieux, en ajoutant

qu'il l'avoit fait faire lui-même pour sa maison (la maison de Bluet d'Arbères !). L'évêque de Noyon lui en donna cinq testons en deux fois, aumône indigne d'un prélat opulent, même à l'égard du pauvre aux mains vides, qui n'apporteroit point de chandelier. Le triste métier de Bluet d'Arbères avoit ses chances. Pour la gloire éternelle des lettres, les chances favorables ont prévalu.

Je ne sais jusqu'à quel point on peut accorder confiance à l'opinion qui fait de Bluet d'Arbères un des prototypes de la censure, et qui établit sur des renseignements dont je n'ai jamais vérifié l'autorité incertaine, qu'il exerça pendant quelque temps un droit d'examen absolu sur les livres. L'idée de cette étrange *sinécure* d'un homme qui ne savoit pas lire, auroit eu du moins son côté ingénieux. S'il existoit alors une opposition politique, il étoit impossible de lui répondre en accordant à la licence de la presse une garantie plus bouffonne, le pouvoir est devenu plus réservé à mesure que l'opposition devenoit plus hostile. On n'est plus censeur à moins de savoir lire.

Il en fut du destin de Bluet d'Arbères comme de la plupart des belles choses de ce monde; il s'éteignit avant l'âge de quarante ans, à la manière des simples mortels, sans laisser d'autre héritage qu'une obligation en bonne forme, par laquelle un de ces petits *Jans pill'hommes* dont il est question dans Rabelais, s'engage à lui faire faire un habit neuf. Il ne résulte pas des recherches que nous avons faites à son égard, que cet honnête seigneur ait payé son cercueil. J'aime à penser que Dubois, Gaillard, Braquemart et Neuf-Germain portèrent les quatre coins du poêle funèbre. C'étaient des fous de même farce, et dont je me proposois de vous entretenir aujourd'hui, si la difficile biographie de Bluet d'Arbères n'avoit pas usé mon encre et lassé mon courage. Je puis

vous attester que M. Michaud, qui a oublié son article, n'en a point donné de plus complet.

Un seul mot sur Gaillard, qui avoit été valet de pied, et qui étoit devenu cocher, mais qui ne manquoit pas de littérature. Il avoit repris l'artifice commode et lucratif de Bluet d'Arbères, avec plus de tact et d'esprit, et ses lettres adulatrices aux belles dames de son temps sont assez passables pour des lettres de cocher et de valet de pied. Une chose qui le distingue des fous parasites, ses contemporains et ses émules, c'est son profond dédain pour la vénalité des muses. Quand il s'agit d'indépendance littéraire, ce palfrenier musqué qui vivoit de flatter, ne fait grâce à personne :

CORNEILLE est excellent, mais il vend ses ouvrages.
ROTROU fait bien les vers, mais est poëte à gages.

Les poésies de Gaillard parurent en 1634, et bienheureux qui les a, car on ne les trouve guère. Il s'en falloit d'un an que le grand Corneille n'eût fait pressentir son génie dans *Médée*, par quelques éclairs sublimes. J'ai cité ce passage parce qu'il est le premier peut-être où la littérature qui couroit alors ait fait mention de Corneille, et puis parce qu'il n'est pas inutile de faire voir dans l'occasion comment les grands hommes qui débutent sont traités par les laquais.

Cette galerie de fous, je le répète, seroit amusante à parcourir si on en avoit le temps ; mais nous sommes trop préoccupés aujourd'hui par des folies sérieuses, qui sont la honte de l'humanité quand elles n'en sont pas l'effroi, pour accorder une attention soutenue à des aberrations sans conséquence et sans danger qui n'appellent que le rire de la pitié. Loin d'augmenter mon catalogue à peine ouvert, j'en retrancherai au contraire un article avant de clorre celui-ci.

Dans ses estimations cavalières de tout ce que la lit-

térature françoise avoit produit jusqu'à lui, Voltaire a rangé Cyrano de Bergerac au nombre des fous, avec cette autorité magistrale qui s'attachoit à toutes ses paroles, et dont l'influence a été si féconde en résultats. « Il mourut fou, dit-il, et il étoit déjà fou quand il fit le *Voyage de la Lune.* » Voltaire étoit certainement fort compétent sur cette question, car il avoit pris *Micromegas* dans le *Voyage de la Lune*, où Fontenelle avoit pris *les Mondes*, et le bon doyen Swift, les *Voyages de Gulliver*. C'étoit là une excellente raison, dans la tactique de Voltaire, pour imprimer au livret de Cyrano un cachet ineffaçable de ridicule et de mépris, et tout le monde sait qu'il s'étoit armé de la même précaution contre le *César* et l'*Othello* anglois, qui lui avoient fourni son *César* et sa *Zaïre*. Shakspeare a survécu, à ce qu'on assure, et Cyrano est bien mort. Il n'y a même pas grand mal, car *Micromegas* vaut mieux, à cela près qu'il n'est ni aussi savant ni aussi original. Le passage sur Cyrano est curieux, parce qu'il marque à peu près la limite où se sont arrêtées les investigations de Voltaire dans la littérature antérieure. On pourroit assurer qu'il n'y connoissoit rien de plus, si ce n'est Rabelais qu'il a toujours traité avec un profond dédain, et dont quelques reflets éblouissants brillent çà et là dans *Candide*.

Boileau avoit mieux jugé Cyrano de Bergerac, qu'il ne regarde pas comme un fou, mais dont il caractérise *la burlesque audace* avec sa netteté ordinaire de tact et d'expressions. C'est la juste définition, ou, comme on disoit autrefois, le véritable *blazon* littéraire de ce jeune poète, qui mourut à trente-cinq ans des suites de ses blessures, au jour et presque à l'heure où la langue françoise alloit se fixer, dans la poésie, sous la plume de Corneille, et sous celle de Pascal dans la prose. Bergerac étoit jusqu'alors un des hommes, et l'homme peut-être qui en avoit le mieux remué les éléments, varié les for-

mes et assoupli les difficultés. Ce qu'on peut lui reprocher sans lui faire tort, c'est un luxe intolérable d'imagination, un abus fastidieux de l'esprit, un mélange hibride et pénible de pédantisme et de mauvais ton, qui accuse une éducation inachevée. Accordez-lui le goût que lui auroient accordé l'âge et la réflexion, et Bergerac, vieilli de quinze ans, sera un des écrivains les plus remarquables de son siècle. Tenez-lui compte au moins de ce qu'il a fait. Seroit-ce un homme si méprisable que celui qui a donné le *Gilles* à la farce dans *Pasquier*, le *Scapin* à la comédie dans *Corbinelli*, le paysan dans *Mathieu Gareau*, des scènes charmantes à Molière, des types à La Fontaine, et quelquefois, dans de belles scènes d'*Agrippine*, un digne rival à Corneille? Vous savez déjà ce que lui doivent Fontenelle, Swift et Voltaire. Quant à ce livre qu'il écrivit *quand il étoit déjà fou*, ne vous étonneroit-on pas un peu en vous disant qu'on y trouve plus de vues profondes, plus de prévisions ingénieuses, plus de conquêtes anticipées sur une science dont Descartes débrouilloit à peine les éléments confus, que dans un gros volume de Voltaire, écrit sous la dictée de la marquise du Châtelet? Cyrano a fait de son génie l'usage qu'en font les étourdis, mais il n'y a rien là qui ressemble à un fou.

Ch. Nodier.

Paris, imprimerie de BRUN, rue du Mail, n° 5.



